JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

51

25 novembre 1995
paraît six fois par an
neuvième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Résipiscences

Acteurs pervers ?

ALAIN Touraine et Raymond Boudon ont un certain nombre de choses en commun, même s'ils semblent l'ignorer.

Primo, et ce n'est pas rien, ils ont le même éditeur et la même technique. Si Boudon propose lui une espèce de recueil d'articles, il ne manque pas d'y ajouter une longue introduction expliquant *comment lire son livre* (et les nécessaires –et nombreuses– répétitions qui s'y trouvent.) Touraine nous gratifie lui aussi d'un *guide de lecture*. Merci, suivons donc le guide.

Deuxio, ils ont beaucoup lu, et n'hésitent pas un instant à le faire savoir : notes, renotes et rerenotes pour Boudon; citations innombrables –mais sans référence, on est au-dessus de ça– pour Touraine; index des noms cités pour les deux. On voit qu'ils ont lu un peu les mêmes livres, même s'ils les utilisent différemment. Les classiques : Aristote et Platon. Les fondateurs : de Tocqueville, Marx, Durkheim, Weber. Les modernes : Habermas, et surtout Rawls.

Troisio, ils aiment à donner des leçons : untel a raison, untel a tort, je le démontre en deux coups de cuiller à pot, et hop ! c'est fait…

Enfin, ils donnent tous les deux l'impression de se considérer comme des penseurs incontournables. Voyons donc un peu.

Les contenus

Touraine continue, dans la lignée de son précédent ouvrage (*Critique de la modernité*, Fayard, 1992), à faire, en sociologue, de l'histoire et de la philosophie. Il a l'ambition d'une œuvre très vaste, un peu à la Morin, qui réfléchit aux divers problèmes posés par la modernité. Comment vivre en société ? Comment construire un monde vivable ? Il propose, après moult digressions, un retour à *l'acteur* social, dans la plus parfaite continuité avec son œuvre antérieure.

Boudon n'a pas moins d'ambition puisqu'il veut démontrer, lui aussi dans la suite de ses différents ouvrages (notamment *L'Art de se persuader des idées fragiles, douteuses ou fausses*, Fayard, 1992), qu'il y a des pensées plus justes que d'autres, qu'il y a des théories plus vraies que d'autres, bref que le bien et le mal existent et que lui, avec ses théories de l'individualisme méthodologique, est bien entendu dans le vrai. Le relativisme, en sociologie, n'est donc qu'effet *pervers*.

Mais encore ?

Pour conclure leur affaire, les deux sociologues empruntent des chemins différents. Boudon est surtout intéressé à démontrer que les autres ont tort. Il accumule contre eux des preuves, et s'en prend surtout à ceux qu'il appelle les relativistes (ceux qui affirment que «toutes les théories se valent» et que tout, finalement, n'est que question de culture) et aux sociologues «vulgaires» (béé!). Usant, abusant de la psychologie sociale, il veut montrer –ses exemples sont très simples (simplistes, un peu…) et très répétitifs– que les individus ont des valeurs de justice, et que ces valeurs sont partagées. Pour démontrer que les autres ont tort, par exemple, d'expliquer des comportements sociaux par des effets de culture (par exemple des sentiments d'injustice ou de justice), il affirme que nul ne peut raisonnablement attribuer à des effets de culture le fait que 2 + 2 = 4 (sic !). Et paf !

Touraine, lui, aime les envolées. Il traite la démocratie comme une idée fondamentale, pervertie par la faiblesse de la pensée et de l'action politique, et parle du problème de la domination de l'économique sur le politique. Il affirme, à de très nombreuses reprises, qu'il faut que les trois dimensions qu'il considère comme fondamentales de la démocratie soient respectées : il faut une limitation du pouvoir de l'Etat (une volonté de *liberté*), une citoyenneté reconnue (une volonté d'*égalité*) et une représentativité sociale des dirigeants. Le problème social aujourd'hui se cristallise dans la deuxième dimension, qui n'est pas assez reconnue. Bon…

Misère de la sociologie ?

Mais la matière la plus intéressante de ces deux livres n'est sans doute pas là. On connaissait déjà les discours de Boudon sur la manière dont chacun de nous décide en société, de même les acteurs de Touraine ont bien vieilli depuis 1968. Ce qui est amusant, c'est le retour de la philosophie sur le devant de la scène sociologique. Et l'un et l'autre, en effet, parlent longuement des théories de Rawls –et principalement de son œuvre majeure, *Théorie de la justice*, Seuil, 1987– pour la discuter, et les deux font un parallèle entre les principes de justice de Rawls et les principes d'une juste communication entre individus tels qu'Habermas les a décrits –*Théorie de l'agir communicationnel. Critique de la raison fonctionnaliste*,Fayard, 1987.

Un débat de spécialistes, sans doute, mais qui indique une hantise : être reconnus dans le champ de la philosophie, *«arrogante et surplombante, qui domine le champ intellectuel en s'arrogeant le droit de parler de tout sans rien connaître des conditions réelles d'existence [et non plus seulement] dans le champ de la sociologie, confrontée au réel, à la souffrance, à la misère, en prise avec les vrais problèmes (et non avec les abstractions)»* (1).

A quand un retour des sociologues à la sociologie ?

J.-P. T.

Raymond Boudon
Le juste et le vrai
Fayard, 1995, 575 p., Frs 52.20

Alain Touraine
Qu'est-ce que la démocratie ?
Fayard, 1994, 297 p., Frs 42.20

(1) Jean-Claude Monod, «Les deux mains de l'Etat. Remarques sur la sociologie de la misère de Pierre Bourdieu», in *Esprit*, N°214, Paris, août-septembre 1995, p. 158.

Pétillon
Le top model
Albin Michel, août 1995, 58 p., Frs 22.80

Quand vous devrez raconter les années nonante aux arrière-petits-enfants du baby-boom, il vous suffira de prendre cet album : on y trouve l'essentiel, mis à part la guerre en Yougoslavie. Jack Palmer doit d'abord servir de garde du corps à l'engeance la plus envahissante de notre époque, un *top model*, en butte aux menaces d'une secte fanatique qui lui reproche une profanation de sa tenue rituelle. Il enquête ensuite sur les contrefaçons thaïlandaises des articles de marque qui se vendent place Barbès. Le détective le plus lamentable de l'histoire du récit policier finit par livrer des pizzas à une secte de gastronomes, les adorateurs du foie gras chaud à la crème de lentilles. Bref, l'omniprésence de la marchandise fournit à Pétillon une source inépuisable de gags. Il dessine toujours plus à l'économie, probablement avec une vieille allumette trempée dans l'encre de Chine, mais il reste le meilleur *gagman* actuel. *(M. Sw.)*

Les librairies Basta ! tiennent à faire savoir à leur aimable clientèle que le traditionnel

Apéro de Noël

aura lieu le samedi 16 décembre à la librairie Basta!-Chauderon, de 10h00 à 17h00, avec à 11h30 une causerie sur

«Les problèmes actuels de l'emmental»

suivie de la remise du

Grand Prix du Maire de Champignac 1995

(Voir pages 4-5)

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
Abonnement : Frs 20.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 16.60 francs
Belgique : 87 francs
Irak : 0.76 dinars
Iran : 3429 rials
Irlande : 1.52 livre

Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Buchi
Jean Christophe Bourquin
Minna Bona
Théo Dufilo
Gareth Edwards
James Hardlaw
Gil Meyer
Claude Pahud
Quentin Raymond Robertson
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz
Valérie Vittoz

Hors-concours, Champignac sans frontières

«…écu est assez proche d'un mot allemand qui veut dire "vache". D'où le désintérêt et le rejet de la monnaie européenne.»

Christian de Boissieu, «économiste de l'année», supra *France-Culture*, 6 octobre 1995, vers 10h00

(Publicité)

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Courrier des lecteurs

Interrogations

N'exagérez-vous pas les qualités du roman de Toni Morrison dont vous rendez compte dans votre dernière livraison ? Je me demande depuis plusieurs années, en fait depuis l'attribution du Prix Nobel de littérature à Wole Soyinka, si les jurés du Nobel ne se laissent pas circonvenir par une forme insidieuse de mauvaise conscience qui les conduit à promouvoir des écrivains secondaires au seul titre qu'ils peuvent paraître les représentants de races ou de cultures minorisées ?

Célestin Magnin,
de Montreux

Je ne possède pas la compétence de prononcer sur le problème que vous soulevez. Tout ce que je sais, c'est que ce livre m'a touché. Quant à répondre à la question que vous posez, il y faudrait le critérium du temps. Dans 50 ans, il sera possible d'y voir plus clair. Bonne chance à vous ! donc, si vous vous sentez la patience ou la résolution d'attendre et de vivre jusque-là, dans ce monde inhospitalier. Moi pas. [*J.-J. M.*]

Cool, les mecs !

Vous commencez à nous tendre les gommes et à nous coller aux baskets. A la lecture de votre dernier courrier des lecteurs, signé d'un pseudonyme même pas drôle, un vieux reste de formation académique m'a fait faire un peu d'exégèse… J'ai repris les derniers numéros de *La Distinction*, et relu les «épisodes» précédents. Hallucinant ! J'ose à peine rappeler que tout cela est parti d'un borborygme réac sur l'alcoolisme d'un prof d'Uni. Quand je pense que j'ai passé toutes mes années d'université à boire des bières et à fumer des joints et que personne n'a jamais jugé bon de le publier dans les journaux ! Quand je pense à tous les assistants qui faisaient de même, et à tous les profs qui se piquaient le tube de notoriété publique, et qu'il a fallu que vous en montiez un seul en épingle ! Quelle injustice !
Non, soyons sérieux. Si vous pensez que cette prose va dérider vos lecteurs, vous vous flanquez le doigt dans l'œil. Moi, je crois plutôt qu'il faudrait maintenant revenir au vécu, abandonner les préciosités poétiques et le schématisme politique. Ecouter ses tripes et ses coups de cœur, s'assumer, comprendre les autres, mais sans nécessairement admettre leur connerie : si un régent crypto-facho se scandalise parce qu'un de ses semblables se noie dans le pinard, c'est qu'ils ont tous les deux des problèmes; si un étudiant tombe amoureux de son prof, c'est son problème; si un trotskyste ou un maoïste a besoin de grillager son monde et de traduire ainsi ses pulsions agressives, libre à lui. J'irai même plus loin : que la *Distinction* s'amuse un moment avec un vieil instit ringard, un jeune poète chichiteux, un militant aboyeur, un journaliste hargneux, un détective factice, d'accord. Que ce soit sur la qualité défectueuse d'un cours de socio, passe encore (vous en avez déjà entendu un bon, vous ? Sérieusement ?). Mais les plaisanteries les plus courtes sont les moins longues. Restons près de nous-mêmes, de nos désirs. Le mien, c'est de dire que vous commencez à nous les gonfler. Tchô !

Roby Bovet,
de Bussigny

Va donc, eh bobet ! Toujours aussi psypsy et polpol ! Tu n'as pas beaucoup changé depuis tes années de bringue estudiantine ! [*réd.*]

Notre feuilleton :

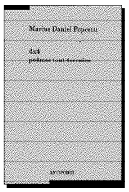
Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires et les journalistes. Nous le poursuivons.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, l'imposant ouvrage de Thomas Molnar, *Le moteur de l'histoire*, était une pure imposture.

(Publicité)

A paraître en décembre :

4 x 4
Poèmes tout-terrains



Marius Daniel Popescu,
le plus américain des poètes roumains vivant à Lausanne
«se tenant droit, d'une main
il tourne la manivelle de son orgue de barbarie
et de l'autre, quand il entend qu'un passant
laisse tomber une ou plusieurs pièces de monnaie dans
une boîte de conserve en fer blanc, il actionne les leviers
qui font lever et reposer sa casquette
à un chimpanzé en peluche,
en signe de merci»

Aux éditions Antipodes, 112 p.
En vente dans les bonnes librairies

Rubrique de l'excitation lexicale

La minute métonymique

LE dictionnaire nous informe d'une particularité phonétique de certaines expressions composées du mot «pot» : dans «pot à lait» ou «pot aux roses», le «t» est lié à la voyelle qui suit, et au pluriel, malgré l'adjonction du «s» de rigueur, ces termes *gardent la même prononciation.* Manque de pot pour les auditifs… Peut-être un enfant de ma connaissance avait-il entendu cette expression correctement prononcée au pluriel; en tout cas, en un de ces bons mots dont ses congénères ont le secret et le monopole, il s'imaginait que «découvrir le pot aux roses», c'était repérer, sur une route de campagne interminablement longée de poteaux téléphoniques, celui qui avait été peint en pink fluo par quelque facétieux devin. De même existe-t-il sans doute, en plein océan, dans les brumes, les calmes et les cyclones si redoutés des navigateurs et des aviateurs, un poteau noir planté sur une île minuscule, où relâchent de féroces pirates, et qui donne son nom à cette région que, depuis Saint-Exupéry narrant les aventures de Mermoz, nous savons être épouvantable.

Pot –un mot qui désigne un contenant. Nous pencherons-nous sur la matière de ce contenant, ou humerons-nous ce qu'il contient ? Est-il vrai que «dans les vieux pots, les bons onguents» ? Grave question, en vérité, souvent sondée, jamais résolue. Si d'ailleurs ceux qui la posaient, anciens et modernes, n'ont pas insisté, c'est sans doute de peur de fracasser le pot de terre –lequel est *en* terre. Car ces mots vides, ces mots récipients recèlent –contiennent…– des surprises. Par exemple celles qui sont liées à l'usage des prépositions : un pot *à* quelque chose est destiné à contenir cette chose; un pot *de* quelque chose est supposé contenir effectivement cette chose. Cependant, lorsque vous jetez les fleurs fanées dont les tiges pourrissent dans de l'eau croupie, et qui empestent et empuantissent votre salon, votre pot de fleurs ne devient pas, une fois vidé de son contenu, un pot à fleurs –ce qu'il devrait faire en toute logique. Et il n'est pas certain que vous trouviez un échappement au fond d'un pot d'échappement.

Rien à faire, je n'arrive pas à entrer dans le vif du sujet, et, au lieu de me le magner, reste à tourner autour du pot. Alors, quitte à me faire blâmer par mes frères et sœurs, mes hypocrites prochains, j'assume le risque de payer les pots cassés, et, au lieu de fuir plein pot, inviterai la congrégation à aller en prendre un au bistrot : cela nous évitera d'avoir à faire la vaisselle, nous boirons à la fortune du pot et n'aurons pas à le laver après l'avoir bu –ce qui, reconnaissons-le, est une opération improbable. Il ne reste plus qu'à espérer que ceux avec lesquels nous serons à pot et à rôt, ne seront, eux, pas trop pot de colle.

Je le sais, vous vous dites déjà *in petto* : mieux vaut entendre cela qu'être sourd… comme un pot.

T. D.

Euhdvontidge McEnroe…

Funny Trilogy

LES gros livres m'attirent, peut-être parce que la fin d'un roman me laisse toujours un peu sur ma faim. C'est d'abord pour sa respectable épaisseur (751 pages) que j'ai acquis *The Wimbledon Trilogy*, ignorant tout de son auteur et me fiant à la quatrième de couverture qui assurait que je me trouvais en face d'un ouvrage du *«Best comic novelist in Britain»*, rien que ça. J'admets que j'aime aussi les trilogies, celles de Robertson Davis, celle de Pagnol… mais enfin, ce n'était pas la raison première de mon achat, quelque peu désœuvré.

Entendons-nous, «trilogie» est un qualificatif audacieux, pour trois romans, dont le seul lien commun est de se dérouler à Wimbledon. Cette localisation cèle sans doute un effet comique lié à la géographie sociale londonienne, mais je suis incapable de dire lequel. Pourquoi pas *The Bethnal Green Trilogy*? Plutôt qu'une trilogie, voici donc trois romans respectant une stricte unité de lieu: un quartier, plutôt bourgeois.

Cela dit, je dois dire que je suis assez d'accord avec le *Times*, qui trouve les romans de Nigel Williams *«very, very funny»* (toujours selon la quatrième de couverture, vous vous figurez que je lis la presse conservatrice?).

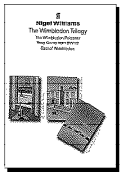
Le comique ne vient pas seulement de l'intrigue (un classique «comment tuer sa femme», truffé de quiproquos pour *The Wimbledon Poisoner*), mais souvent de touches discrètes comme une remarquable série de surnoms: *«Nazi Who Escaped Nuremberg»* pour un retraité d'origine allemande, *«Is the Mitsubishi Scratched Yet»* pour un couple particulièrement inquiet de sa propriété roulante, etc.

They Came from SW 19 met en scène un adolescent aux prises avec une invraisemblable secte protestante, post-swedenborgienne, dont les fidèles ont reçu de respectables défunts les mots d'ordre les plus délirants, fidèlement appliqués lors de services qui ne sont pas dépourvus de ressemblance avec les cultes darbystes. *«Bend the knee, but not unwisely»* et tout le monde marche à croupetons, avec plus ou moins d'aisance; *«Let there be constant mouvement in thy Church»* et les cultes ressemblent à une «cuisine de fast-food à l'heure du coup de feu».

L'installation d'une école islamique est au cœur de *East of Wimbledon*. Une espèce de lavette anglaise, menteur, truqueur, vivant chez ses parents à vingt-cinq ans passés, se fait engager comme professeur par un directeur pakistanais qui semble aussi faux jeton que lui. Et Williams propose stéréotype sur stéréotype, les *Wimbledon Dharjees*, islamistes fous, qui sont certains d'avoir trouvé leur vingt-quatrième Imam en la personne d'un élève aveugle, l'application méticuleuse des commandements du prophète, les contorsions intellectuelles des exégètes musulmans. Mais au bout du compte, l'école tient le coup, les sectaires sont plutôt raisonnables, le directeur est sincère et entreprenant et c'est l'infâme glandeur anglais qui subit un sort peu enviable…

Et si Williams n'était pas seulement un écrivain comique?

J. C. B.



Nigel Williams
The Wimbledon Trilogy
Faber and Faber, 1995, 731 p., Frs 22.10

Risibles amours

Sérieux, s'abstenir

MARC Grinsztajn est éditeur et il vient d'écrire son premier roman. Son héros se prénomme Denis. Pigiste dans un journal animalier, il aime le cinéma et les femmes. Sa compagne, Marie, spécialiste des mœurs nuptiales des babouins l'a quitté pour un psycholinguiste, spécialiste de l'ambiguïté. Agnès, sa consolatrice du moment, passe des vacances dans sa famille. Pareil à Tom Ewell dans *Sept ans de réflexion,* mais en moins vertueux (jamais il ne vantera les bienfaits de la monogamie), Denis traque l'éternel féminin. Fasciné par deux Anglaises sur le continent, il passe son été à essayer de les retrouver, parce que l'une d'elles lui rappelle Sigourney Weaver. Sa quête, bien sûr, passe par d'autres femmes. Autant de femmes, autant de chapitres. Il y a Sylvie, une fan de nage synchronisée, véritable réincarnation d'Esther Williams *«Je l'avais rencontrée dans une piscine, dix mois plus tôt, lors d'une exhibition de natation synchronisée* (…) *et je m'émerveillais de cette puissance de l'amour qui fait reconnaître à un amant la femme aimée à la seule vue de sa cheville, au milieu de soixante coups de pied et quelques centaines d'orteils ruissellants tous occupés à fendre l'eau et l'espace de grands mouvements cadencés.»*

Aux thermes de Plougarnac, il n'y a pas d'Anglaises, *«juste quelques Parisiennes sérieuses et fatiguées, middle-age tendues, adeptes des jets iodés.»* Son premier enveloppement d'algues vire au cauchemar. Pomme*«m'enveloppa dans une serviette en plastique, puis dans une couverture argentée, comme celle que les pompiers utilisent pour les grands blessés de la route.*

– C'est de l'amiante, pour la chaleur.

Elle brancha la couverture, régla le thermostat et sortit. Au bout de quelques minutes, je commençai à suer. Elle ne revenait pas et j'avais l'impression que la température montait. J'étais coincé dans les deux couvertures comme dans un corset, impossible de me retourner pour débrancher. J'allais mourir de dessèchement, au milieu de toute cette flotte, entre trois piscines et vingt baignoires, et si jamais j'en réchappais, je risquais un cancer du poumon dans les dix ans, à respirer des vapeurs d'amiante en fusion. Au bout d'un quart d'heure, je me décidai à appeler.»

Et la course-poursuite de nous emmener de la Bretagne à Londres en passant par Bologne.

On l'aura compris, *A l'anglaise* est un roman léger, très léger, loufoque et jubilatoire dont on aurait passablement tort de se priver.

Evidemment, des désirs, Denis n'en satisfait guère, mais l'important n'est-il pas parfois de se faire tout simplement un peu de cinéma.

M.T.

Marc Grinsztajn
A l'anglaise
Calmann-Lévy
août 1995, 140 p. Frs 25.90

Information aussi inquiétante qu'incroyable

La moitié des nouveaux élus au Parlement ne siègent dans aucun conseil d'administration

24 Heures, 1er novembre 1995

Noël, le juriste veille

Illustration : Henry Meyer

DEVANT sa dinde aux marrons, chacun, quiet, abandonne toute vigilance et se laisse aller à mille turpitudes gustatives que, très vite, il regrettera. Et, en période de l'Avent, c'est la mission de l'homme de loi de rappeler aux béats qu'ils sont et resteront des justiciables.

On se croit à l'abri de tous les dangers parce que l'on est entre amis, ou pire, en famille, dans un appartement douillet qui sent la mandarine. Mon beau sapin dégouline de boules rouges et argentées, de soleils et de mauvais chocolats tandis que, dehors, Bonhomme Hiver a déployé son grand manteau immaculé.

Vous mangez et vous mangez. Tout d'un coup : CRAC ! Un objet dur. Une dent se fait la malle. Le chaud, le froid, tout vous fait mal. Vous ne savez pas comment vous aller tenir jusqu'au trois janvier et vous pensez à votre dentiste. Vous souffrez et vous avez peur. Mais, ça vous revient ; au boulot, vous avez une assurance-accidents et vous vous dites que, financièrement au moins, Sa va jouer parce que vous êtes couvert.

Innocence

L'accident est une notion subtile qui ne supporte pas l'approximatif et l'angélisme. Notre Conseil fédéral a en effet bien expliqué que, par accident, il faut entendre toute atteinte dommageable, soudaine et involontaire, portée au corps humain, par une cause extérieure extraordinaire (art.9 OLAA). Relevons au passage qu'il a su mettre bon ordre au laxisme du Tribunal fédéral des assurances (TFA) qui exigeait jusqu'alors que la cause de l'accident soit « plus ou moins » extraordinaire.

Bien sûr, le bris d'une dent, c'est une atteinte dommageable qui survient aussi soudainement qu'involontairement, mais est-il toujours provoqué par un événement aussi extraordinaire que vous aimeriez le croire ?

Les juges se sont en effet penchés sur cette délicate question depuis plusieurs décennies. La jurisprudence, aujourd'hui abondante, fait la joie de l'exégète (voir notamment Ghélew, Ramelet et Ritter, *Commentaire de la loi sur l'assurance-accidents*, Ed. Réalités sociales, 1992, pp 50 et 51), mais l'angoisse de la victime.

En matière d'assurance militaire, le TFA a rendu deux arrêts qui ont par la suite donné le ton à la jurisprudence qui allait suivre. Tout d'abord, le TFA a admis l'accident dans un cas où l'assuré avait buté sur un noyau de pruneau alors qu'il mangeait un « Tuttifrutti » de fruits secs ; un tel noyau constituait un corps étranger extraordinaire (arrêt Kobi, non publié, du 4 septembre 1975). En revanche, il a nié que constitua un accident le bris de dent à l'occasion de la mastication d'un « totenbeinli » (biscuit militaire) ; une dent saine, voire réparée, apte à assurer une fonction normale de mastication, ne devait pas se briser en mâchant, même une nourriture un peu dure (ATF 103 V 177).

Le 27 mars 1983, une gourmande croqua une perle décorative ornant un gâteau et se brisa une dent. Dans le litige qui s'en suivit, le TFA observa « *wenn jemand solche Bonbons zerbeisst, anstatt sie sorg sam zu lutschen oder ganz zu verschlucken, so kann darin nichts ungewohnliches erblickt werden* » (RAMA 1985 24). Il ne s'agissait dès lors pas d'un accident et les conclusions de l'assurée furent rejetées.

De même, le bris de dent en mangeant une tarte aux cerises de sa propre confection, avec des fruits non dénoyautés, ne constitue pas non plus un accident, le dommage n'ayant pas été causé par un facteur extraordinaire. Tel est aussi le cas de la présence de graines dans un Klosterbrot, de figurines royales dans un gâteau des Rois, sans oublier un grain de sel marin, un grain de poivre, un clou de girofle ou une baie de genièvre dans un plat de viande, un morceau de cartilage dans un sandwich au jambon et, enfin, la peau dure d'un gigot brûlé. Constituent en revanche des corps étrangers des débris d'os dans une saucisse, par exemple un schublig de campagne, alors que de tels débris dans une côtelette ou un morceau de poulet n'ont rien d'extraordinaire (ATF 112 V 201 ; RAMA 1992 82 ; TASS Vd, P.B., 5.11.1992 ; R.B., 16.11.1984 ; notamment).

Finalement, héros cornélien, le Tribunal des assurances du Canton de Vaud a dû trancher cette méchante question : quid du bris d'une molaire sur un greubon se trouvant dans un taillé, justement, aux greubons ? Servile, mais la mort dans l'âme, appliquant la jurisprudence fédérale, il admit que « *les greubons sont une partie constitutive de la friandise à laquelle ils ont donné leur nom et non des corps étrangers* ». Il ajoute encore : « *l'intéressée savait qu'elle trouverait des morceaux durs dans son taillé. De ce fait, on ne saurait considérer que la recourante a été victime d'un accident, faute d'un facteur extraordinaire* » (TASS Vd, B.R., 12.11.1985).

Alors, Noël approche et qui veut passer des fêtes de fin d'année heureuses doit savoir prendre des résolutions courageuses mais salutaires s'il ne veut pas se voir acculer à solliciter un petit crédit ou l'aide hypothétique d'un dentiste bénévole pour lui administrer des soins dispendieux.

Aussi faudra-t-il renoncer à la précitée gallinacée aux marrons, pleine d'esquilles osseuses renégates, et aux autres gâteries susmentionnées et traîtresses, pour se réjouir d'un menu composé de « produit usiné » (TASS VD P.B. déjà cité) tel qu'une barquette à la bordelaise suivi d'une platée de bons schubligs de campagne pour se terminer par un succulent « tutti frutti ».

Et si, par malheur ou manque de rigueur, l'irréparable survenait, de grâce, conservez les pièces à conviction car c'est à la victime qu'incombe le fardeau de la preuve !

J. H.

Témoignages

Z.
Moi Joseph, stalinien
Réalités, novembre 1995, 395 p., Frs 18.50

Ce qui est le plus divertissant lors d'une campagne électorale comme celle que nous venons de vivre ce sont les à-côtés. Les divers candidats tentent de se faire aimer par leur électorat potentiel en fréquentant d'innombrables assemblées, en serrant d'innombrables pinces, et parfois, plus rarement, en commettant un texte mi-autobiographique, mi-programme. Cette année, la palme du texte le plus surprenant revient à l'ouvrage de Z. Première question, qui se cache donc derrière cette consonne Buzzatienne ? Quelqu'un qui a voulu lui jouer un mauvais tour, une femme pleine de colère par exemple ? Mais non, ça ne se fait pas.

L'ouvrage s'ouvre par une citation de bonne augure, particulièrement originale, qui tout de suite donne le ton de l'ensemble : «*Les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs projets. Ils proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent de tout l'ordre social passé. Que les classes dirigeantes tremblent à l'idée d'une révolution communiste ! les prolétaires n'ont rien à perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à y gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !*» Si le Z. en question est celui à qui tout Vaudois un peu au courant de la politique peut penser, on ne peut se dire que : quel cran, quel flair, quel culot...

La suite ressemble aux ouvrages du publicitaire Séguéla, elle oscille entre la confession honteuse, presque pastorale, et le manuel de cynisme propagandiste. Les marchands de rideaux de fumée sont désormais le dernier recours des désemparés, c'est ainsi. On vote pour la moustache, sans que les idées et les pratiques qui se cachent derrière intéressent personne. Des trentenaires endossent sans complexe un vieux costume dont ils ne veulent pas savoir qui fut le tailleur. Et la formule ne fait pas seulement recette dans le canton de Vaud où 18,5 % des votants ont donné leurs voix à Z, mais aussi à Berlin où G. Gysi récolte 14,6% des suffrages. Rappelons toutefois à ces amnésiques les mots que Vaneigem prête au plus grand fossoyeur de l'espérance de ce siècle : «*Avant de me vilipender outre mesure, prenez un miroir, comparez vos traits et les miens, ceux de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge adulte. Et laissez-moi vous dire : j'ai été et je suis encore votre passé. Et tant que je vous verrai si médiocrement disposés à vous créer un présent* (…), *je me sentirai fondé à répéter : ne sous-estimez pas mon poids dans la balance où vous jetez, avec hâte et angoisse, d'impondérables libertés !*» (*Lettre de Staline à ses enfants enfin réconciliés de l'Est et de l'Ouest*, Manya, 1992).

La politique est comme la mode, voilà les années nostalgie. Sur la radio, un air des sixties, sur la table de chevet, une apologie du stalinisme. Mais où sont les neiges d'antan ?

(Q.R.R.)

Faits de société

Informations inquiétantes sur des accouplements indécents entre des perroquets et des échos

David de Pury est le député idéal aux yeux du grand jury du NQ

Le Nouveau Quotidien, 13 octobre 1995

Faits de société

Informations inquiétantes sur les liens entre la bêtise et la zoophilie

Incollable sur les mannequins célèbres, lectrice de *Gala* et de *Voici*, les magazines qui traînent à l'institut de beauté où elle travaille, cette douce blonde obstinée a une autre passion que le monde de la beauté et de la mode: son cheval, qui l'accueille chaque jour en hennissant.

«Laquelle sera Miss Suisse ?», *L'Illustré*, 21 juin 1995

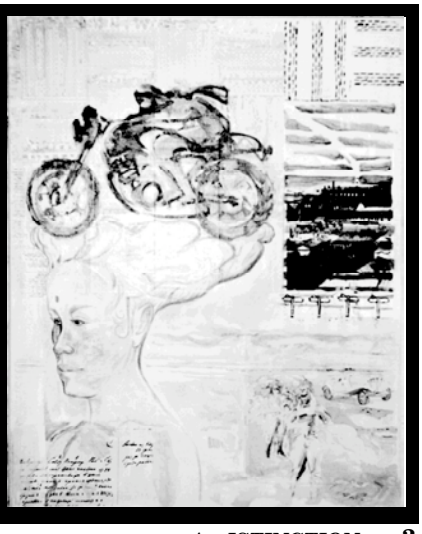
(Annonce)

The Mo-meridian 6° ou la reconquête de Moresnet

RALPH SOUREN,
PEINTRE-VOYAGEUR NÉERLANDAIS
RÉCIT PICTURAL

DU 23 NOVEMBRE AU 30 DÉCEMBRE

GALERIE BASTA!
Petit-Rocher 4 Lausanne



Grand prix du Maire de Champignac 1995 Règlement

1. **Le Champignac d'Or, honneur suprême, est attribué au premier élu.**
2. **Le Champignac d'Argent, gloire insigne, est attribué au deuxième élu.**
3. **Les lauréats sont exclus de la compétition pour les dix années ultérieures.**
4. **Une mention est attribuée aux trois élus suivants. Une pensée émue est attribuée aux autres candidats. Les mentionnés peuvent concourir l'année suivante.**
5. **Sont candidats toutes les personnes et institutions dont les fleurons d'art oratoire ont été sélectionnés au cours de l'année et publiés dans les numéros 46 à 51 de *La Distinction*.**
6. **Les bulletins de vote doivent être déposés manuellement dans les urnes ad hoc (librairies Basta!, Petit-Rocher 4, Lausanne; et BFSH 2, Dorigny) ou parvenir à La Distinction, case postale 204, 1000 Lausanne 9, jusqu'au 9 décembre, à 16h00.**
7. **Les bulletins maculés, déchirés ou commentés seront annulés.**
8. **Le prix ne fait l'objet d'aucune correspondance, d'aucun téléphone et d'aucune verrée. Le Grand Jury est incorruptible.**
9. **Les résultats seront officiellement proclamés le samedi 16 décembre à 11h30 à la librairie Basta !-Chauderon. Tout sera fait pour assurer la présence des récipiendaires à cette grandiose cérémonie...**

Candidate n° 1
«Mon plus beau souvenir : le jour où Yvette Jaggi a été nommée syndique de Lausanne. La deuxième élection de la majorité rose-verte, l'année passée, est aussi un moment extraordinaire de ma vie !»
Silvia Zamora, socialiste idolâtre, in *24 Heures*, 10 décembre 1994

Candidat n° 2
«A cette approche des Fêtes, nous espérons que vous récolterez les fruits de la passion que nous mettons à tenter d'éviter à ceux que la vie a malmenés de boire jusqu'à la lie le coup de "l'étrillé".»
Jean Koelliker, municipal d'Epalinges, in *Epalinges Journal*, décembre 1994

Candidat n° 3
«On a été pris de vitesse par le ralenti.»
Jean-Jacques Tillmann, lors du match Göteborg-Manchester, supra *TSR*, 23 novembre 1994

Candidat n° 4
«Il est clair que faire une fin de vie dans une chambre à sept lits dans un hôpital, ce n'est pas viable.»
Dominique Hausser, sidatologue, supra *RSR La Première*, 8 novembre 1994, vers 18h30

Candidate n° 5
«Après avoir défié la communauté internationale, Radovan Karadzic serait donc prêt à s'asseoir sur la table de négociations.»
Catherine Kammerman, journaliste cynique, supra *RSR La Première*, 7 décembre 1994, 18h12

Candidat n° 6
«Des volontés convergentes se sont manifestées à tous les degrés de l'institution scolaire vaudoise et dans les milieux politiques pour que l'on renonce au concept ferroviaire de "wagons" de réformes en faveur d'une philosophie du "paquet scolaire". C'est-à-dire que l'on souhaite de part et d'autre un concept évolutif et global de la formation scolaire obligatoire et post-obligatoire.»
«Ecole vaudoise en mutation», œuvre collective du Département de l'Instruction publique et des Cultes, Circulaire «à tous les partenaires de l'école», 28 novembre 1994

Candidate n° 7
«Le parti libéral dispose de plusieurs candidats potentiables.»
Nicole Grin, présidente du parti libéral lausannois, supra *Radio-Acidule*, 13 janvier 1995, vers 18h30

Candidat n° 8
«Lancé en 1980 par le divisionnaire Bernard Chatelan, le journal d'information A la une a fait office de trait d'union entre plus de 20 000 officiers et soldats. (...) A la fin de 1970, le besoin d'information avait touché "la Grande Meute".»
Jean-François Luy, journaliste, in *24 Heures*, 1er décembre 1994

Candidat n° 9
«...nous miserons sur des contacts plus intimes, plus individuels. J'inviterai par exemple des membres du CIO à mon domicile. Nous sommes prêts à travailler. Nous avons du monde pour cela. Et aussi des jolies filles !» «Les membres du CIO nous connaissent et nous reconnaissent maintenant. Même s'il est clair qu'en Afrique centrale, le nom de Gilbert Debons, ce n'est pas leur tasse de thé.»
Gilbert Debons, organisateur des J.O. de Sion, in *24 Heures*, 20 décembre 1994

Candidat n° 10
«Pendant ces trente longues années, Aarau, Lucerne, Young Boys, Sion, Servette, Zurich, GC, Bâle, Xamax furent champions pendant que LS s'obstinait à timbrer aux abonnés absents.»
Norbert Eschmann, journaliste, in *24 Heures*, 24 février 1995

Candidat n° 11
«Envisagées dans cette perspective, les variations successives du goût apparaissent comme autant d'illustrations du principe qui fait de la vision rétrospective une projection rétroactive.»
Philippe Junod, historien de l'art, in *Uniscope*, 13 février 1995

Candidat n° 12
«Au poste de police, les agents se sont aperçus que certains des trois voleurs avaient de faux papiers d'identité.»
Pijac, journaliste, in *24 Heures*, 17 janvier 1995

Candidat n° 13
«On ne peut pas se plaindre. Nous avons déjà la chance de vendre des boissons dans un pays où les gens n'ont pas soif. Mais c'est vrai qu'ils boivent de moins en moins. La prévention a fini par porter ses fruits, heureusement.»
Eric Oppliger, président des cafetiers vaudois, in *24 Heures*, 15 mars 1995

Candidat n° 14
«L'armée ne va pas de soit [sic]. *Elle se construit, se renforce ou s'affaiblit chaque jour en fonction des événements, des circonstances et de la volonté des hommes. Souvent par le passé, et bien évidemment toujours dans les temps de paix, froide ou pas, elle a été contestée et même parfois carrément oubliée. L'histoire de la Suisse n'est pas un carnet rose ou bleu que l'on feuillette distraitement en toute contemplation. Quand, par le passé, elle n'était pas elle-même et n'osait pas s'affirmer en tant que telle et se donner les moyens de sa défense, elle servait le plus souvent de jouet aux "grandes nations" européennes. (...) L'armée n'est pas une fin en soit* [sic], *un tabou auquel nul ne saurait toucher, une institution inamovible et incapable de renouvellement.»*
Martin Chevallaz, colonel EMG, in *Nouvelle Revue et Journal politique*, 10 mars 1995

Candidat n° 15
«La femme à l'armée est une réalité qui aujourd'hui fonctionne à satisfaction et sans problème.»
Jean-Rodolphe Christen, colonel commandant de corps, in *Journal de Genève*, 22 février 1995

Candidat n° 16
«Le Val de Travers apparaît toujours plus comme un habit trop grand pour ceux qui le portent à bout de bras.»
Bernard Guillaume-Gentil, supra *Télévision suisse romande*, 24 janvier 1995

Candidat n° 17
«Il a fallu pour cela semer beaucoup de graines, et des champignons ont poussé un peu partout.»
Michel Ruchat, directeur de l'Office du tourisme et du thermalisme d'Yverdon-les-Bains, in *Le Nord vaudois*, 19 janvier 1995

Candidat n° 18
«En ce qui me concerne, avec trois enfants et deux ex-épouses, je ne peux pas continuer indéfiniment à dépenser un million par an pour le musée [d'art contemporain de Pully].*»*
Asher Edelman, homme d'affaires et martyr des pensions alimentaires, in *24 Heures,* 14 février 1995

Candidat n° 19
«Pierre-François Veillon a ainsi indiqué qu'une personne morale, mariée, déclarant plus de 10 millions de fortune et quittant le canton représente pour le fisc une perte sèche de 400 000 francs.»
Pierre-André Dupertuis, journaliste, in *Journal de Genève*, 7 mars 1995

Candidat n° 20
«Si le gouvernement valaisan – poursuit le Walliser Bote – continue à politiser sur les actuels rails du grand concert des désirs et des revendications, le canton se dirige vers le danger. Soit de voir les colombes d'ambitieux plans voler bien haut par-dessus la coupole fédérale sans obtenir le moindre petit moineau dans la main..., en compensation.
Ceux qui partagent cet avis, et ils sont nombreux, pourraient bien ne pas avoir tort. Personnellement, dans le cas particulier, il y a maintenant belle lurette que – dans les limites de nos possibilités – nous nous battons en faveur d'une cohérente politique des petits pas, non sans risque certes. Car, dans un canton comme le nôtre, s'engager à défendre la réalité des choses peut parfois coûter très cher !»
Louis Tissonnier, in *Le Cheminot*, 10 janvier 1995

Candidat n° 21
«...les derniers épisodes électoraux en ville de Lausanne ont de quoi nous laisser songeur. Et encore ce terme est-il un euphémisme, un peu à l'image des déclarations qu'avait coutume de faire le Foreign Office qui, lorsqu'il se disait préoccupé, avait déjà envoyé ses cantonnières.»
Philippe Jaccard, président de la commission économique du parti radical-démocratique vaudois, in *Nouvelle Revue*, 24 mars 1995
«Dans une environnement de concurrence accrue entre les pays, nous avons tout intérêt à éliminer les auto-goals tirés sans discernement par certaines âmes bien pensantes.»
Le même, in *Nouvelle Revue*, 28 avril 1995

Comme l'an passé, la gendarmerie à cheval accompagnera les lauréats du Champignac dans la rue du Petit-Rocher

«Il s'agira à l'avenir de développer encore mieux l'osmose qui doit se faire entre le monde de l'école et son réceptacle naturel que constitue le marché du travail.»

Le même,
in *Nouvelle Revue*, 19 mai 1995

«Une possibilité intéressante qui mériterait d'être étudiée plus en détail serait de développer des activités de transport de marchandises, un domaine dans lequel les aéroports de Zurich et de Genève sont largement au-delà de leurs capacités.»

Le même,
in *Nouvelle Revue,* 30 juin 1995

Candidat n° 22

«…je suis convaincu que le Conseil d'Etat a fait le bon choix.»

Pierre Keller, à propos de sa nomination à la direction de l'Ecole cantonale d'art,
in *24 Heures*, 18 mai 1995

Candidat n° 23

«Enfin, posons-nous la question de savoir si, en pendant combien de temps, nous aurons les moyens d'une politique d'exclusivité, si elle ne dépend que de nous, voire d'exclusion, pour le cas où elle nous serait dictée par d'autres, justement, comme l'imaginent les opposants à notre intégration européenne d'abord, mondiale ensuite, les égoïstes donc malades du nombrilisme.»

R. A. Berthoud, vice-président de la Banque de Financement et d'Investissement, in *L'Agefi*, 27 mars 1995

Candidat n° 24

«Certes, la justice n'est pas infaillible et l'on doit pouvoir en débattre à la télévision. Mais certainement pas sous la forme d'un Café du Commerce unilatéral, réservé aux arguments au-dessous de la ceinture d'une seule des deux parties.»

Philippe Souaille,
in *TV Guide*, n° 20, 13 mai 1995

Candidat n° 25

«C'est pourquoi il faut toujours demander au juriste comme à son maître: "au nom de quoi?" et répéter souvent l'interrogation. Les réponses deviennent alors intéressantes et débouchent sur les vraies questions, qui sont culturelles. […] Maître de rien et serviteur du reste, on juridise alors sereinement.»

François de Rougemont, Chef du service de justice et législation,
in *Pol. Cant. Information*, bulletin de la Police cantonale vaudoise, mai 1995

Candidat n° 26

«Nous vivons une période de mutation et de crise. Attention aux médias, ces pompiers incendiaires. Les critiques, le Conseil d'Etat est prêt à les assumer. Mais nous sommes tous dans le même bateau: abordons crânement les problèmes, plutôt que de les exorciser.»

Claude Ruey,
président du Conseil d'Etat vaudois,
in *La Presse*, 10 mai 1995

Candidat n° 27

[A propos de l'absence des femmes] *«Certaines sociétés d'étudiants ont bien essayé de les introduire, mais leurs membres ne se portaient pas mieux.»*

Philippe Thomas,
président des Zofingiens vaudois,
in *24 Heures*, 2 juin 1995

Le président du Conseil communal de Lausanne en train de chercher un peu de chance électorale auprès du bossu de la Cathédrale

Candidat n° 28

«En fait, il n'existe pas de législation particulière qui interdise formellement le commerce de glaces ambulant dans notre ville. Afin de respecter le principe de l'égalité de traitement, aucune autorisation de ce genre n'a été accordée, cela afin d'éviter certains précédents qui pourraient nous être justement reprochés par les personnes dont les demandes similaires ont été précédemment écartées.»

Michel-G. Regamey,
chef de la police du commerce,
in *Journal communal de Lausanne*,
13 juin 1995

Candidat n° 29

«…une solution équitable au sein de la fonction publique, même s'il est utile que l'on démarre quelque part, ne pourra passer que par un traitement de tous les fonctionnaires respectueux d'une certaine équité.»

Jean Jacques Schwaab,
Chef du Département de l'Instruction publique et des Cultes,
in *Journal de Genève*, 17 juillet 1995

Candidat n° 30

«Je ne suis pas Mme Soleil, de l'eau va encore couler sous les ponts, mais c'est des ruisseaux que l'on fait une grande rivière et que l'on avance en masse devant les barrages toujours plus nombreux des organisations patronales.»

Roland Piguet,
de l'Union suisse des lithographes,
in *Senefelder*, 16 juin 1995

Candidat n° 31

« Nos candidats, véritables, "cartes de visite" et ambassadeurs de notre parti, ont eu un parler franc, des prises de position affirmées et clairvoyantes en tournant ainsi le dos à la langue de bois.»

Pierre-Louis Bornet, président du parti radical-démocratique vaudois,
in *Nouvelle Revue,*
9 septembre 1995

Candidat n° 32

« La loi est mal faite, car rien n'oblige les bailleurs à consentir spontanément des baisses de loyer lorsque leurs frais financiers hypothécaires diminuent. »

Nils de Dardel, conseiller national,
in *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 15 septembre 1995

Candidat n° 33

«…ces locaux d'allure vétuste et poussiéreuse connurent l'inondation, le culte et des cavalcades juvéniles nocturnes pour des ébats au gré de l'imagination d'une saine jeunesse en fin de soirée. »

Jean-Pierre Guignard,
syndic de la commune autoproclamée d'Ouchy,
in *Nouvelle Revue,*
22 septembre 1995

Candidate n° 34

« Elle a le don des langues et un physique qui s'y prête. Qui, mieux que Lolita Morena, aurait pu animer le version helvétique du jeu de France 2 ? »

Isabelle Bourgeois,
journaliste,
in *TV Guide*, 19 août 1995

Candidate n° 35

« Les autorités piétinent notre démocratie avec les pieds. »

Lonny Flückiger, candidate des prétendus Démocrates suisses,
supra *RSR-La Première*,
5 octobre 1995, vers 12h50

« Je ne me sens plus dans mon propre pays. »

La même,
au même endroit, vers 12h55

Candidat n° 36

« Je souhaite être la voix des régions épargnées par la haute conjoncture, afin de permettre une répartition plus équitable de la croissance économique de ce pays »

François Gillard,
candidat libéral,
annonce parue dans *24 Heures*,
5 octobre 1995

Candidat n° 37

«Voter Vaudroz… c'est voter vaudois.»

René Vaudroz, directeur des remontées mécaniques de Leysin,
tract électoral, octobre 1995

Candidat n° 38

«A présent que nous sommes à l'abri de la richesse, restons attentifs et vigilants pour être à l'abri de la misère.»

Arthur Durand,
candidat, syndic et député radical,
in *Nouvelle Revue*,
6 octobre 1995

Candidat n° 39

«L'homme qui suscite mon admiration dans notre pays c'est J.-P. Delamuraz, pour sa force de travail, sa volonté, ses sautes d'humeur et son style d'expression. Pour la femme, alors là, il faut savoir si c'est au niveau du fantasme, dans ce cas, Claudia Schiffer. Autrement, ma femme…»

Paul-Edmond Delay,
candidat radical,
in *Nouvelle Revue,*
13 octobre 1995

Candidat n° 40

«Je suis capable d'être exagérément irrationnel pour rechercher la clarté d'une cause, quelle que soit son importance.»

Armand Rod,
candidat radical,
in *Nouvelle Revue,*
13 octobre 1995

Candidat n° 41

«La politique du chien crevé au fil de l'eau ronge les liens confédéraux, nuit au développement économique et par conséquent fissure l'édifice social.»

Philippe Leuba,
secrétaire général
du parti libéral vaudois,
in *Bulletin d'Information Libéral*,
septembre 1995

Candidat n° 42

«…le recteur n'a qu'un seul pouvoir, celui de convaincre. Convaincre, cela signifie que lorsqu'on prend un décision et qu'elle engendre une révolution à l'Université, cette décision n'est pas la bonne. C'est pourquoi, l'exécutif de l'Université doit savoir persuader que les décisions qu'il prend sont bonnes.»

Pierre Ducrey,
recteur pour quelques heures encore,
in *L'Auditoire*, n° spécial vacances

Candidat n° 43

«Le Comptoir suisse a pour mission de mettre en relation les auteurs d'un message avec les destinataires de celui-ci.»

Antoine Hoefliger, directeur du Comptoir suisse et candidat radical,
in *Nouvelle Revue*, 8 septembre 1995

Candidat n° 44

«L'encadrement est la pierre angulaire qui doit faciliter l'introduction de nouvelles méthodes de gestion.»

Jean-Marc Mommer,
Chef du service du Personnel
de l'Etat de Vaud,
in *Circulaire aux Chefs de service*,
7 juillet 1995

Exceptionnellement, Jean-Marc Richard n'est pas candidat cette année. A bientôt.

Bulletin de vote pour le grand prix du Maire de Champignac 1995

Mes deux candidats sont :

..... n° .....

..... n° .....

A déposer dans les librairies Basta !!! ou à renvoyer à l'Institut pour la Promotion de la Distinction, c. p. 204, 1000 Lausanne 9

avant le 9 décembre

(Attention aux effets secondaires du tarif B des PTT !)

Vrais et faux polars

Jean-Pierre Keller
Meurtre au musée
Editions Zoé, août 1995, 124 p., Frs 25.–

Victime d'un malaise lors de l'inauguration d'un musée d'art moderne, le narrateur reprend connaissance dans le bâtiment désert, ou presque. Face à lui un homme et une femme. L'homme, Théo, se présente comme un détective spécialisé dans les crimes commis au sein du monde des beaux-arts. Quant à la femme, il s'agit plus précisément de son cadavre, exposé dans une mise en scène qui évoque irrésistiblement les statues composées par le surréaliste Marcel Duchamp.

Crime rituel commis dans un huis clos, voilà qui fait penser au parangon du polar à la Gaston Leroux ou à la Agatha Christie. De quoi réjouir par avance le lecteur, lorsqu'il connaît l'œuvre attachante de l'auteur du bouquin, Jean-Pierre Keller, un sociologue de l'art et de l'image attaché à explorer les signes de la modernité, à qui l'on doit jusqu'ici de jolis livres sur *Coca-Cola*, sur Tinguely ou sur la symbolique du *Titanic*. Le roman policier s'honore d'entrer dans pareille configuration. Or plutôt que se livrer à un énième commentaire sur ce genre littéraire, Keller passe à l'acte en écrivant, croyons-nous, un polar.

Le huis clos est un bel exercice de style, et l'hypothèse de l'auteur séduisante. A force de jouer avec la provocation et la dénonciation du bon goût, l'art contemporain n'en est-il pas réduit à un simulacre, à un processus d'étiquetage? Serait tout compte fait «artistique» ce qui figure dans un musée. Un crime commis dans un musée pourrait alors être assimilé à une œuvre d'art.

Le résultat est décevant. L'enquête sur les simulacres se transforme rapidement en un simulacre d'enquête. En un cours d'histoire de l'art bien convenu en vérité, dont, faute de moyens, on ne contestera pas l'érudition, mais une érudition faite de listes de noms ou de commentaires pour le moins éculés sur le sens du «Rosebud» de *Citizen Kane*. Une érudition, surtout, qui prend plaisir à s'épandre au fil des pages et qui tient lieu de progression dramatique. Que les étudiants concernés prennent des notes.

«Troublés par certaines œuvres, fait dire Keller à un de ses personnages, *il nous arrive d'oublier la raison de notre exploration».* On ne saurait mieux qualifier l'interminable joute didactique entre Théo et le narrateur, qui tient lieu d'investigation visant à élucider un meurtre qui méritait mieux. En ne souciant pas de la punition à laquelle se destine tout criminel de polar, Keller se refuse à jouer les moralistes. La morale est sauve, toutefois: les auteurs de polars ne se hasarderaient guère à franchir les balises que les universitaires ont posées dans leur sphère d'intervention. Ces derniers ne sont pas encore près de concurrencer les plumitifs du crime en matière d'efficacité narrative. Le simulacre est parfois plus malin que sa dénonciation.

Chacun à sa place, somme toute. Et on les aime les uns comme les autres. *(G. M.)*

Arlette Lebigre
Meurtres sous la Fronde
Calmann-Lévy, janvier 1995, 215 p., Frs 29.–

Arlette Lebigre (on pourrait soupçonner un pseudonyme) est historienne de la justice et de la police –mais voui ça existe. Le lecteur averti de romans policiers aura sans doute quelque peine à dévorer son *Manuel d'histoire du droit pénal*, éd. Cujas, 1979, mais il pourra se rabattre sur ce récit. Pendant la quasi-guerre civile que les princes menèrent contre Mazarin, trois jeunes gens plus ou moins bien nés tentent de forcer le cardinal à fuir la France en enlevant sa nièce. Il s'ensuit une série de meurtres.

Comploteurs en cagoule, intrigues politiques, invasion de la pègre, innocents massacrés, chairs torturées, commissaire prévaricateur: tous les ingrédients du roman noir sont ici réunis. Question ambiance, Paris sous la Fronde vaut bien le Bronx. *(C. S.)*

Thierry Pfister
Le mort qui parle
Albin Michel, septembre 1995, 234 p., Frs 30.10

Un dossier mystérieux menace Jacques Chirac, nous dit le titre. Une fidèle du clan mitterrandien en avertit un peintre, qui n'est autre que l'oncle du ministre de l'Intérieur, qui à son tour… Et Pfister de nous décrire minutieusement les lieux, les circuits et la valeur marchande de la rumeur, dans un roman qui colle à l'actualité politique la plus récente (une des dernières scènes montre l'attentat du métro Saint-Michel).

On y voit s'agiter simultanément et parmi beaucoup d'autres les balladuriens, avec en tête l'inénarrable Sarkozy; la CIA et le Mossad, Jacques Vergès; bien sûr Chirac et sa fille; Chevènement, Lang et Attali, ex-æquo au palmarès du ridicule; et Jean-Edern Hallier, polichinelle de service. Les milieux des arts et de la culture, tant choyés par le précédent régime, jouent d'ailleurs un rôle déterminant dans cette comédie du pouvoir. Pfister professe à leur encontre une opinion saine et simple: *«Les artistes ont besoin de commandes, de subventions, voire de prébendes. Les hommes politiques échangent ces avantages contre une présence à leur cour qui les fait passer, aux yeux de l'électeur bourgeois, pour des intellectuels éclairés.»*

Pour avoir travaillé à Matignon sous Mauroy, Pfister connaît les rites, les circuits et les tics du pouvoir français de l'intérieur. Il les dissèque avec l'humour désabusé d'un médecin légiste. Le récit d'ailleurs aurait dû paraître en feuilleton dans un quotidien sous le pseudonyme de Saint-Simon. *(J.-F. B.)*

Les uns devant l'Autre

Différence: racisme, indifférence ou...

APRÈS Karl Marx l'année passée, le musée d'ethnographie de Neuchâtel s'attaque donc à la «différence», en parallèle avec un musée grenoblois et un musée québécois. Comme l'an passé, une publication accompagne l'événement et regroupe une brochette d'ethnologues, sociologues, géographes, professeurs en sciences diverses, dont l'astrophysique et la logique.

Je classe, donc je pense

Pas besoin de chercher la différence. Elle est là dès que l'on compare deux êtres humains: pas deux sont identiques. Les jumeaux, même les jumeaux… un des deux aura toujours un cheveu en plus…

Idem pour les bêtes, les fleurs, les cailloux, et j'en passe. Pour ces derniers, tout est simple. Le plus gros caillou écrase le plus petit, et voilà. L'humain a plus de difficultés à vivre avec la différence, car il pense. Il pense, et hop, il donne un sens à ce qui est autre, il met cet autre, ce plus ou ce moins, sur sa petite échelle d'évaluation.

Il pense d'ailleurs parce qu'il fait la différence, qui lui permet en même temps la pensée. L'existence des différences lui permet d'être humain, ce qui est un beau métier mais pose des problèmes singuliers. Il doit choisir que faire de ces fameuses différences: valoriser le grand ou le petit, le bien ou le mal, le vert ou le bleu, les choses qui pensent et celles qui fonctionnent. Tout passe dans cette moulinette à classer.

Je pense, donc je classe

L'ethnologue travaille «naturellement» sur les différences, plutôt que sur les similitudes. Mais il travaille aussi à partir de sa différence, avec toutes les dérives et jugements de valeur que l'on connaît.

C'est qu'établir des différences c'est aussitôt établir un système de référence. Le regard «scientifique» a souvent donné un soutien à la dévalorisation, à l'évolutionnisme, au racisme.

Jacques Hainard, pour contrer ces dérives, propose de reconstituer des utopies, des coopérations, des solidarités, qui donnent une autre orientation au traitement des différences. Il est vrai que la monotonie qui émane du semblable fait peur, qu'elle est bien une forme de pauvreté.

Quelle différence y a-t-il entre une Bretonne?

Comment serait le monde si les êtres humains étaient tous des Appenzellois munis d'un parapluie et aimant la fondue? Cela donne le vertige. Si ce qui distingue l'homme de l'animal se réduisait à un ensemble d'attributs comme d'habiter dans un trois-pièces-cuisine d'une superficie de 60m², avec vue plongeante sur une Migros, vue l'aidant à élever sa pensée à des opinions conformes mais modérées que chacun puisse lire d'ailleurs à la même heure dans le même journal…

Et pourtant notre culture tend à cela: la production industrielle du même, du standard, de la pensée en boîte et la déqualification de ce qui dépasse du moule.

Au contraire du cinéma, après avoir lu le livre, on peut aller voir l'expo à Neuchâtel. Les textes et l'expo ne sont pas redondants, ils se complètent. Ils sont différents.

C. P.

M.-A. Gonseth, J. Hainard, R. Kaehr
La différence
GHK, 1995, 218 p., Frs 16.80

Oh bonne mère!

ETRE prête à devenir mère, c'est aussi se préparer à un parcours du combattant. Grossesse, accouchement, nuits bousculées, caca partout, odeur de lait caillé flottant dans la maison et premier sourire. Dents, bave, cris, sevrage, pa-pa-pa, ma-ma-ma, première mise à distance, et bras autour du cou. Les années passent, l'espace se creuse; école, copains, mais toujours encore, bras autour du cou. Puis soudain, vers 10-11 ans tout change. Cette charmante fillette pour qui on était tout au monde nous voit soudain comme vraiment autre, comme un corps de chair et d'odeurs. Elle s'y compare, elle, femme en devenir.

«J'ai su quel temps il faisait au moment même où je me suis levée. Je l'ai su parce que j'ai surpris ma mère en train de sentir sous ses bras. Elle fait toujours cela quand il fait chaud et humide, pour s'assurer de l'efficacité de son déodorant. Je n'utilise pas encore de déodorant. Je ne crois pas qu'on commence à sentir mauvais avant au moins douze ans. J'ai donc encore quelques mois devant moi.» (1) Elle nous découvre dans nos limites et nos imperfections, et la longue intimité des années passées ensemble ne nous rend que plus transparentes, alors qu'elle nous devient de plus en plus opaque. Elle s'enferme dans sa chambre, est-ce que ça veut dire qu'elle veut rester seule ou qu'elle veut que j'aille vers elle? Est-ce que je dois lui proposer d'acheter un soutien-gorge ou faut-il attendre qu'elle me le demande?

Dur temps pour les mamans, dur temps pour les enfants

«Comment accepter leurs humeurs, leur mal-être, leur comportement en dents de scie, leur volonté d'être seuls à s'occuper de leurs affaires puis leur fâcheuse tendance à reprocher aux adultes d'être indifférents à ce qui leur arrive?» (2)

Dans une perspective piagétienne, on pourrait dire qu'elle commence à manier avec délices les structures opératoires formelles, et devient donc capable de repérer chez ses parents la moindre faute de raisonnement. «Pourquoi tu dis que vous allez rentrer tôt si vous allez au cinéma, puisque tu sais bien qu'après il sera tard…»

Comment les comprendre? En leur parlant, et quand les mots ne passent plus, en lisant avec elles des livres qui les concernent. Judy Blume était une maman qui s'ennuyait. Elle s'occupait de ses deux enfants, faisait avec eux des bricolages, des jeux et des ballades, mais tout de même s'ennuyait. Alors, pour s'occuper un peu, elle commença à écrire des histoires pour les enfants. Publié en 1969, son premier texte fut accueilli très fraîchement par la critique et le *School Library Journal*, revue destinée aux bibliothécaires, le qualifia de *feather-weight sociology* (3). Son deuxième texte, *Dieu tu es là, c'est moi Margaret*, ne fut pas mieux reçu. Cependant, dès qu'il fut publié en livre de poche et qu'il devint ainsi accessible financièrement au public auquel il était destiné, il se vendit par milliers. Depuis, Judy Blume a écrit vingt et un livres qui sont traduits en 16 langues. Pareil succès pourrait faire penser que l'on a là une nouvelle Enid Blyton à la sauce américaine, et bien non, le *Club des Cinq* n'a pas de rivaux, et Judy Blume inaugure un ton franchement nouveau dans la littérature pour les jeunes. Ses héroïnes, moins souvent ses héros, (mais pour une fois que l'on parle vraiment d'histoires de filles sans bêtifier, ne nous en plaignons pas) sont aux prises avec la vie de tous les jours, avec les problèmes des filles de 10-12-15-17 ans. Ce sont des histoires sur l'amitié, la transformation de son corps, les premières règles, la religion, la mort du père, la jalousie, les relations familiales, la sexualité, l'alcoolisme. De simples histoires de vie qui sont écrites sur le ton d'un journal intime, à la première personne du singulier.

L'âge bête, vraiment?

«J'adorais la façon dont Éric recommençait son numéro de la "vision remarquable" avec Madame Zeller. Il se leva et avança dans les rangs en disant nos noms et en nous donnant un sobriquet à chacun… Quand il arriva devant moi, il posa la main sur ma tête. J'essayai de me dégager.

– Et voici Stéphanie Hirsch, appelée aussi Hersey Bar et également connue sous le nom de la grosse.

La grosse! Je n'attendis pas qu'il ajoutât autre chose. Je repoussai ma chaise et me levai si vite qu'elle se renversa.

– Et au cas ou tu ne le demanderais pas, dis-je en montrant Éric du doigt, voici le Trou du cul de la classe.» (4)

En français, tous ces ouvrages ont étés publiés pas l'École des loisirs dans la collection poche, et ils se trouvent facilement dans les bibliothèques des jeunes.

A. B.B.

Judy Blume
Dieu tu es là? C'est moi Margaret
L'école des loisirs, Médium poche, août 1993, 154 p.
Trois amies
L'école des loisirs, Médium poche, août 1993, 279 p.
Pour toujours
L'école des loisirs, Majeur poche, déc.1990, 209 p., entre Frs 11.– et 13.–

(1) Judy Blume, *Dieu tu es là, c'est moi Margaret*.
(2) Hélène Lassale, «Les 10-13 ans, peur et passion de grandir», *Autrement* n° 123, sept. 1991.
(3) Florence Noiville, *Le Monde*, 11 mars 1994.
(4) Judy Blume, *Trois amies*.

Bientôt à la TV

Péché...

...d'avarice
Nobody's Fool (un homme presque parfait) de R. Benton

La soupe du réalisateur américain est certes moins maigre qu'à l'époque de *Kramer contre Kramer*, mais elle reste peu consistante. Pourtant, Robert Benton est toujours aussi généreux en bons sentiments : il dresse le portrait d'un homme qui, à plus de 60 ans, apprend à être père, grand-père et ami. Mais, pour le reste il y va à l'économie. L'avantage est qu'ainsi, il offre à Paul Newman un rôle tout en retenue où l'acteur peut donner la pleine mesure de son talent. A force de regarder à la dépense, Benton rétrécit son propos et on sort de son film avec l'impression qu'un rien de panache et d'envergure en plus aurait suffi pour séduire.

...de colère
Dolores Claibrone de Taylor Hackford

Mais quelle mouche a piqué le cinéaste américain ? Il a sans doute voulu mettre le feu aux poudres, renier Hollywood et ses thèmes lénifiants qui ont pourtant fait sa fortune. Mais le box-office l'a rattrapé, malgré ou grâce à son plaidoyer contre les méchants papas qui boivent, ne travaillent pas, battent leur femme et touchent leur petite fille. Il faut dire que Hackford avait assuré ses arrières : un scénario en béton, tiré d'un roman de Stephen King et une actrice magistrale, Kathy Bates, lancée par l'extraordinaire *Misery* d'après le même King. La réussite n'est pas celle qu'on nous annonçait, Hackford a beau être fâché contre notre société, son film se complaît dans les bons sentiments à l'américaine.

...d'envie
Waterworld de Kevin Reynolds

N'est pas Mad Max qui veut. Et Kevin Costner aurait sans doute mieux à faire que de voler la vedette à Mel Gibson. Mais l'appétit vient en mangeant et le tandem de *Robin des Bois* cherchait sans doute à passer à la postérité en réalisant le film le plus cher et le plus inepte de l'histoire du cinéma. Mission accomplie et Guiness Book assuré. Sous des dehors explosifs, on évolue en fait en plein «politically correct» avec un message simple, accessible même aux jeunes Américains : aimons-nous les uns les autres et retournons à la nature. C'est court et terriblement ennuyeux, avec quelques pointes d'humour trop rares pour faire diversion.

...de gourmandise
La fleur de mon secret de Pedro Almodovar

Le réalisateur ibérique a retrouvé son coup de fourchette de l'époque bénie de *Matador.* A force de faire bombance, il avait fini par avoir les yeux plus gros que le ventre. Le voilà revenu à plus de modération, avec juste ce qu'il faut de folie, un reste d'esbroufe et quelques penchants nouveaux pour la nostalgie. Certes, il allonge encore un peu trop la sauce, mais son humour et sa sensibilité se sont affinés, ses personnages sont plus attachants, son style plus sobre.

...de luxure
De l'amour et des restes humains de Denys Arcand

Le réalisateur canadien est sur la mauvaise pente. Un peu perdu, il n'a pas su trouver sa voie entre l'humour du *Déclin de l'empire américain* et les débordements de *Jésus de Montréal.* Résultat : un film hybride, équivoque, incatalogable, ce qui est finalement un compliment à l'heure du sur mesure et du bien-pensant. Si Arcand a mal tourné, c'est uniquement en suivant la piste d'un soi-disant *serial killer.* Pour le reste, il a su s'entourer d'excellents acteurs, et leur offrir des dialogues pertinents, avec une réflexion sur la solitude, l'amour, le sexe des intellectuels de 30 ans.

...d'orgueil
Underground d'Emir Kusturica

Pendant deux heures, le réalisateur ex-yougoslave (faisons-lui plaisir) nous saoule de bruit et de fureur. Il surenchérit dans la paillardise, étale sa marchandise, se répète. Puis, en sortant de la cave où il a enfermé ses personnages, il retrouve sa poésie. La douce folie du grand air, qui succède aux farces grotesques des sous-sols, lui permet de renouer par intermittence avec le génie qui l'habitait au temps des gitans. Qui trop embrasse mal étreint : Kusturica a la grosse tête, il ramène sa science sur l'histoire de son pays, il pêche par excès. Dommage, c'est un conteur-né qui sait nous enchanter par sa façon de s'émerveiller devant le monde et d'en transposer les turpitudes.

...de paresse
Les anges gardiens de Jean-Marie Poiré

Poiré et Clavier sont des tire-au-flanc. Ils n'ont même pas fait l'effort d'imaginer un scénario crédible. Et plutôt que de se casser la nénette, ils ont repris le bon vieux principe des oppositions qui a fait le succès des comédies à la française. Voilà donc un prêtre et un directeur de revue style Folies-Bergères en moins bien. Heureusement que ces deux-là sont flanqués de leur ange gardien, de mauvais drôles qui n'ont d'autre préoccupation que de les détourner de leur chemin, droit pour Clavier, mauvais pour Depardieu, ce qui nous vaut les seuls plaisirs du film. *(V. V.)*

Jeux

Bref modèle de ferme prise de position pouvant servir à tout propos

A) Lisse avec les yeux qui brillent

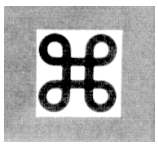
Règle du jeu : trouver parmi les propositions qui suivent la citation, quelle était l'idée originale de l'auteur.

«(…) Instaurer, renforcer le dialogue ne suffit plus. Nous avons à mettre en évidence les valeurs qui nous sont encore communes, qui pourraient être la démocratie et la liberté. Non sans débattre de la signification réelle de ces notions souvent invoquées dans leurs abstractions. Il s'agit également de trouver des solutions politiques qui répondent à notre réalité actuelle.
Depuis sa fondation, notre Etat vit sous le régime du **[mot à trouver]**. Il en constitue un des piliers, en tant que tel il appartient à notre univers identitaire. Nous y tenons tous ardemment, sans d'ailleurs toujours nous demander s'il contribue encore vraiment à atteindre les objectifs pour lesquels nos ancêtres l'avaient imaginé.
Entamons ce débat sans attendre. Imaginons la forme que pourrait prendre cette institution en cette fin de XXe siècle, pour redonner un équilibre nouveau à nos relations confédérales. Comment organiser ces dernières pour que les minorités aient l'impression d'être entendues et comprises dans leurs aspirations ?
Cette question est essentielle, nous avons l'opportunité d'y répondre, ensemble, puisque le Conseil fédéral nous engage dans le projet de révision de la Constitution fédérale. Ainsi, c'est l'Histoire, à nouveau, que nous invoquerons, pour nous rappeler que la Suisse a les moyens légaux et politiques d'en sortir, si elle en a le courage et la volonté. Ainsi nous pourrons construire la Suisse du XXIe siècle sur une base solidifiée. (…)»

Jacques Martin, «La réponse d'un "geignard"», *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 11 septembre 1995

Propositions
1) principe de neutralité – 2) minimum de protection sociale – 3) réduit national – 4) bicamérisme électif – 5) pouvoir radical – 6) monopole étatique des postes et télégraphes – 7) service militaire obligatoire – 8) système fédéraliste – 9) frein au droit de grève – 10) postulat de la séparation de l'Eglise et de l'Etat

B) Pour les lecteurs du Nouveau Quotidien



Règle du jeu : le code de la route européen. Sur une route en Finlande, vous croisez le panneau suivant :

Veut-il dire :
1) mäelstrom en vue – 2) appuyer sur la touche commande – 3) curiosité – 4) piscine d'eau bouillonnante à proximité – 5) carrefour à priorité inversée (rond-point) – 6) falaises : danger – 7) no man's land proche de la frontière russe – 8) castel médiéval – 9) centrale nucléaire désaffectée – 10) impasse

SOLUTIONS :

1) Lisse avec des yeux qui brillent : 8
2) Pour les lecteurs du *Nouveau Quotidien* : 3

Revues vues et lues

Les Alpes, Las Alps, Die Alpen, Le Alpi
Bulletin mensuel du Club Alpin Suisse
Mensuel, abonnement Frs 42.–, y compris le cahier trimestriel, nombre de pages variable

Une fois par mois, entre les factures qui s'invitent dans ma boîte aux lettres, se glissent «Les Alpes». Sur cette grande carte postale format A5, en quadrichromie, on peut découvrir, par exemple, l'Ama-Dablam (6828 m), qui se trouve au Népal.
– Mais alors, «Les Alpes» ?
– Les Alpes ne connaissent pas de frontières !
Dans le numéro que je feuillette, quelques publicités intéressantes pour : un Matterhorn en matière synthétique de haute qualité, carte en relief aux dimensions de 165 x 115 x 77 mm; un grand choix de montres/baro/altimètres; des rucksacks de grandeurs variées; des semelles antichocs; des habits en tissus très nouveaux, très performants, très chers; des annonces de magasins spécialisés (je vous recommande celui de l'avenue d'Echallens); des guides d'escalade; des protections articulaires; des thermos, le calendrier suisse de l'alpiniste et des Notrufsender.
Entre ces choses intéressantes se trouvent le traditionnel édito, dont le lyrisme délicat fait toujours plaisir à l'œil; des nouvelles des expéditions en terres lointaines; des mises en garde : le canyonisme dans la gorge de la Massa VS ne serait pas sans danger (il y a un barrage au-dessus); des interviews de jeunes grimpeurs (Vera, Roger, Andreas). Il ne faut pas négliger non plus les comptes rendus des assemblées de délégués, sur pages jaune-arnica : programme, ordre du jour en 19 points, comptes annuels et budget, liste des sections avec nombre de membres (en tout 108 sections et 81'000 membres).
Une nouveauté à signaler dans la rubrique «Art alpin et civilisation» : les grandes figures de l'alpinisme d'autrefois nous sont présentées. Ce mois il s'agit de Leslie Stephen (1832-1904). C'est lui qui a gravi pour la première fois le Schreckhorn par son versant sud. C'est lui aussi qui avait un appétit insatiable : *«il resta près d'une demi-heure à mâcher du pain beurré, du fromage et de la viande, comme s'il n'y avait rien de plus raisonnable à faire à quatre heures du matin...»*
Il est prudent de s'attarder sur les avis de tir de la DCA, malheureusement trop nombreux pour être cités in extenso dans cette rubrique. Sachez néanmoins que le risque existe de recevoir quelques kilos d'explosif sur le bonnet : la montagne est parfois mal fréquentée. *(C. P.)*

Nos publications encore disponibles

Orchidée facile™, programme automatique de restructuration permamente
disquette Macintosh,
1995, Frs 20.–

Citations du Président Philippe Pidoux
doré à la main,
signet en nylon,
1991, 16 p., Frs 5.–

Essais pidosophiques du Président Pidoux
relié pleine toile isolante,
1995, 16 p., Frs 5.–

L'Etat de Vaud existera-t-il encore en l'an 2000 ?
Actes du colloque
Couverture verte et blanche
1995, 104 p., Frs 12.–

Distinction Publique
Bimensuel romand
1992, 8 p., Frs 3.65

La Nouvelle Distinction
Revue européenne
mais romande
1994, 20 p., Frs 4.–

A commander aux
Editions La Distinction
Case postale 465, 1000 Lausanne 9
CCP 10–220 94–5

(Annonce)

Manifestation contre Orchidée II

Reportage photographique de V. Verissimo

Le 15 juin 1995 à Lausanne, environ 12'000 personnes – de l'enseignement à la santé, du secteur social à l'administration cantonale – ont manifesté leur détermination à défendre les prestations publiques, les conditions de travail et l'emploi.
La réalisation du plan d'économies Orchidée II va provoquer la dégradation de la qualité dans ces divers secteurs : une santé plus chère et moins humaine, une école plus sélective et moins sociale, une prise en charge et des prestations réduites pour les personnes âgées et les couches défavorisées.

Du jeudi 11 janvier 1996 au lundi 29

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4 Lausanne

Minna Bona

1983 : Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

13. 6.

A trois heures du matin, réveil en fanfare des mudjahiddins qui gueulent pour leur prière.

J'aime bien Oggi, le photographe, avec qui j'ai «de» longues discussions. Jamir aussi, mais il est très timide. Ces gens sont des purs et durs, musulmans jusqu'au bout des ongles et des cheveux.

[Flash-back sur la nuit terrible du passage de la Souroubi. Première vraie peur dans ces cailloux, le vent, la tourmente, les fusées éclairantes, les illuminations par les Russes des montagnes en face.]

Très longue et épuisante nuit de marche, quelques arrêts seulement. On traverse à pied la plaine de Kaboul, bourrée de Russes, près de l'aéroport militaire de Bagram. Mille avions et hélicos, enfin, beaucoup d'avions, des centaines de chars. On passe à trois cents mètres, tout est illuminé, on entend les cris des soldats russes. Sale impression!

Onze heures de marche d'affilée, presque au pas de course dans le nuit noire. Je crève de mal aux pieds et j'ai une tendinite à la cheville gauche. Je pleure, je n'en peux plus, les fusées éclairantes, les balles qui claquent pas loin, les chiens qui hurlent près des villages.

On s'arrête à trois heures du matin, en pleine plaine, dans une mosquée. On dort jusqu'à six heures, nouveau réveil en prière.

14. 6.

Bombardement à moins de deux kilomètres! Toute la maison tremble. Les hélicoptères tournent comme des fous au-dessus de nous. Vers quinze heures, calme relatif, on repart, guidés par des villageois qui nous font passer deux par deux au travers les lignes de chars russes.

Gros orage, j'ai peur! Très étrange, comme réflexe: quand j'ai peur, trois fois vraiment, jusqu'à maintenant, je mets mes lunettes. Je dois vouloir voir la mort en face.

Lors d'une pause, je chante un peu, devant les mudjahiddins ravis et amusés.

Nouveau départ de nuit, vers vingt heures, un moment à cheval dans des chemins épouvantables. Un autre dispositif russe à franchir. Un mudjahiddin qui nous escorte me hurle quelque chose. Je lui réponds «*Namefa - mam!* Je ne comprends pas!» et il me jette à terre du haut du cheval! Je suis meurtrie et couverte de bleus, sur la fesse gauche, une autre assiette à soupe, me voilà marquée des deux côtés.

Marche de cinq heures dans la nuit totale avec parfois des fusées éclairantes et des cris de mudjahiddins. Angoisse! Je ne sais plus où sont les autres, du haut de mon cheval, je reçois une branche en pleine figure! A nouveau à terre, je ne vois plus rien pendant cinq minutes, mais il faut continuer à courir!

Nous arrivons près d'une rivière bouillonnante et fracassante et traversons un pont incroyable, qui ne tient debout que par la force du raisonnement [*deux cordes, tendues l'une au dessus de l'autre, une pour les pieds, une pour les mains*]. On est logés chez des mudjahiddins purs et durs de Massoud! Nous sommes enfin à l'entrée du Panjhir.

15. 6.

Deux heures de sommeil, puis marché longtemps. J'ai des douleurs terribles partout, un début de sinusite, mal à la tête.

Le Panjhir est superbe, mais détruit à 95%. Des montagnes très hautes et au fond de la vallée, la rivière et des cultures. Partout, des carcasses de chars et d'hélicos; des mudjahiddins, très entraînés, qui font penser à des commandos, nous encadrent.

Un peu de sommeil sous les mûriers, puis départ, à cheval. Nous franchissons un col; la descente dans la vallée est superbe.

Nouvelle marche de nuit, pour passer un poste russe. Le cessez-le-feu est respecté et on passe carrément sous les fenêtres du fort. Mais il ne faut pas qu'ils voient d'armes. Sans blagues! Cinquante bêtes et plus de cent personnes n'amènent pas du chocolat au Panjhir!

16. 6.

Réveil en fanfare à quatre heures, il faut se sauver avant le lever du soleil! On a l'habitude maintenant.

Trois heures de marche, puis on arrive à un arrêt de bus! Eh oui, en plein désert de destruction, des bus fonctionnent encore. Ils sont dans un état indescriptible, tout comme la route, mais c'est toujours ça. Au chargement, des pilules s'échappent de nos colis. On s'énerve et on va mettre sérieusement les choses au point: si cela continue, rien n'arrivera entier.

Il y a eu une histoire montée de toutes pièces par cette ordure d'Abdullah! A propos de ma chute de cheval, il a fait courir le bruit que Akaboy, sans qui je n'aurais rien pu faire la nuit passée, m'a jetée à terre. Alors les Feda et compagnie se sont révoltés, des clans se sont formés... Il a fallu gueuler un bon coup pour que tout ce foin cesse.

Peu de gens se sentent concernés par nos *dawas*, nos médicaments. Et pourtant, c'est bien pour eux que l'on fait tout cela. Leur indifférence est dure à avaler.

Donc cinq heures de bus, assis sur les cartons, à travers

«Partout des carcasses de chars et d'hélicos...»

cette superbe vallée, détruite, jonchée de débris de chars, d'avions, d'hélicoptères et de bombes. Dire que sans le cessez-le-feu, nous aurions dû traverser tout ça de nuit.

Hier, dans le tournant d'un sentier creusé dans une paroi rocheuse, la charge d'une de nos mules a touché la paroi. Déséquilibrée, elle est tombée avec sa *dachaka* dans la rivière Panshir, cent mètres plus bas.

Il y a de très nombreux postes de contrôle de mudjahiddins, armés jusqu'aux dents et qui vérifient ce que l'on transporte. L'étonnement de ces gens de voir des femmes «*Zan hast?* C'est une femme?», on l'entendra souvent!

Arrivée en début d'après-midi dans un petit village où l'on s'installe pour la nuit. Visite aux femmes très sympa et consultations par le même occasion. On peut enfin se laver, après quatre jours et même plus de marche dans la poussière, sans avoir même pu se torcher correctement le derrière. Je déteste me sentir si sale.

L'eau est très froide, le soleil est déjà caché derrière les montagnes, il est dix-huit heures, mais nous ne pouvons résister au plaisir de nous baigner. Près de la mosquée en ruines, où les gens prient avec ferveur, il y a, le long du cours d'eau de petites cabines où on peut se laver à loisir.

Pas trop de consultations, à cause du ramadan. La nuit tombe, je ne peux plus écrire, je continuerai demain.

17. 6.

Nous allons constater les dégâts aux médicaments. A l'ouverture des sacs, surprise, surprise, près de deux mille gélules de Rifam, pour le traitement de la tuberculose, sont parties en poudre. Les mudjahiddins rigolent. On leur explique que cela revient à trente-cinq afghani la gélule, ce qui veut dire environ quatre kalachnikovs dans le vent. Là, ils rient un peu moins. Nous nettoyons au mieux et refaisons les paquets.

Je fais ce trajet à bicyclette. Les gens n'en reviennent pas.

Le temps est beau, frais.

18. 6.

Lever à sept heures et demie, après une nuit terrible. Mes diarrhées reprennent, de la flotte que je n'arrive pas à contrôler. J'ai souillé deux paires de pantalons, mon incontinence me dégoûte. Enfin, Marguerite et moi faisons une lessive, *bishyar*, lessive, beaucoup de lessive, les vêtements de toute l'équipe, environ dix costumes. Une lessive à la rivière, dans un pays en guerre, à deux mille et quelques mètres d'altitude... nous rions.

Ensuite, nous rejoignons les autres, resserrons les cordes et remettons en place les paquets. Marguerite a perdu son sac, qui contenait toutes ses affaires personnelles. Pendant les étapes de nuit, j'ai perdu mon super couteau suisse et ma montre. C'est tellement casse-gueule que je suis tombée au moins vingt fois. Mes bleus aux fesses tournent au verdâtre.

Bain au hammam, dans de petites cabines de pierre individuelles, que l'on ferme à l'aide d'un *patou* et au milieu desquelles coule une petite rivière d'eau de montagne, glaciale. J'ai reçu de Karim des barrettes à cheveux de couleur vive, qui portent un grelot. Je les porte pour lui faire plaisir! Sous leurs châles, qu'elles retirent pendant les consultations, les Afghanes portent les cheveux séparés au milieu du crâne, des petites tresses très serrées en bandeaux le long du visage et des dizaines de ces barrettes colorées.

Nous examinons toutes les femmes de notre hôte et les enfants, environ quinze marmots. Un bébé de deux jours, emmaillotée du haut en bas, est barbouillée de khôl aux yeux et aux sourcils. On nous demande de la baptiser *Shafiqa Bibi*, car les Afghans ont rebaptisé Marguerite *Nur Bibi*; moi, c'est *Shafiqa*.

Les gens nous arrêtent pour nous demander des *dawas*. Les médicaments les fascinent. Il faudrait avoir des *dawas* pour tout, c'est irritant. Un des mudjahiddins, une vraie chiffe molle, que nous avons surnommé Mister Dawa, change de tête dès qu'il nous aperçoit et il nous dit qu'il a mal par-ci, par-là. Pas un jour ne se passe sans qu'il ait un petit mal quelque part. Les autres se foutent de sa gueule propre en ordre!

Nous sommes à notre treizième jour de voyage, il me semble que nous marchons depuis une éternité.

Tout se fait de jour, pas de lampes ou très peu, l'eau à la rivière. Cela fait bizarre de vivre comme au moyen âge et de voir des armes sophistiquées partout.

Ce qui me manque parfois, c'est de ne pas avoir de temps en temps une épaule sur laquelle m'appuyer et un peu d'amour. On n'est pas là pour ça! Abstinence, abstinence, quelle vertu! Que pourrais-je faire d'autre, de toutes façons?

19. 6.

Nous devions partir aujourd'hui. Diane à cinq heures, on va vers les médics et Marjolaine refait une crise de colique néphrétique. Il faut attendre, les mudjahiddins s'impatientent et décident de partir. Nous restons les huit, plus Oggi, Jamin, Abdullah-Cocal, l'horrible, Karim et c'est tout.

20. 6.

Petite équipe sympa. On marche de nouveau des heures et des heures, en ne mangeant presque rien: du pain gris, des biscuits et du thé. C'est peu pour douze à quinze heures de marche, l'estomac crie, brûle et se tord. Les mudjahiddins s'en contentent, ils sont habitués. Pour nous, c'est vraiment très dur. Mais ils sont tous morts de fatigue, malgré ce qu'ils veulent bien dire. Au début ils nous demandaient sans cesse des *dawas*. Maintenant, ils ont vu qu'on était aussi peu bien qu'eux, sans pour autant en prendre et ils cessent de nous en demander. On arrive au fond de la vallée du Panjhir, de nouveau la montagne, un petit col à 3600 mètres. Il fait très froid. On a loué trois chevaux, les filles, nous sommes vannées. J'ai beaucoup maigri et les diarrhées n'arrangent rien.

Au sommet du col, des chevaux et du bétail morts signalent un bombardement russe récent. Des dizaines de bêtes pourrissent dans le soleil déclinant, les vautours tournent autour. Plus bas, des campements de gitans, avec des centaines et des centaines de chèvres. Des femmes toutes en couleur nous courent après pour recevoir des *dawas*, heureusement nous n'avons plus rien, les mudjahiddins les ont emportés avec eux. Chaque fois que nous nous arrêtons, des dizaines de gens s'approchent et nous harcèlent pour des *dawas*. Après douze heures de marche, une demi-heure d'arrêt, et rien dans le ventre, c'est pénible.

Le soleil est toujours aussi chaud. A midi, le chaleur est torride et mon nez est complètement brûlé.

Superbe descente vers la vallée d'Andarab. Paysages grandioses dans le soir qui tombe. Faim.

Nous dormons dans un village au pied de la montagne, chez l'habitant, comme toujours. A chaque halte, nous sommes invités chez les notables des villages. C'est le ramadan et il est très difficile de trouver à manger. Les Afghans ne mangent rien la journée, mais ils s'empiffrent la nuit et ne veulent rien nous vendre. Premières cerises (*alu-balu*), tout de même, un peu acides, style griottes. Enfin des fruits!

21. 6.

Toute la vallée à descendre. D'abord à cheval, puis à pieds. A la halte, nous retrouvons une partie des mudjahiddins. Jour de fête: nous cuisons une poule pour douze, juste de quoi faire envie. Marche harassante, quinze heures, sous le soleil.

Arrivés à Andarab Town, nous croisons Massoud qui remonte au Panjhir. Nous échangeons quelques mots en français.

Un petit bazar, une ville pleine de mudjahiddins très entraînés, qui tiennent la vallée depuis sept mois. Avant, c'était l'Ezb Islami, mais ils ont été évincés par le Jamiat de Massoud. Et ce sont des mudjahiddins du Panjhir qui règnent ici. L'accueil, en fin de journée, est très chaleureux.

Dès la fin de la période de jeûne, entre chiens et loups, on attaque avec du beurre sucré et du pain, luxe infini. Ensuite thé, puis rebelote avec boulettes de viande, bouillon enfin, peu gras, aux légumes, petites tomates coupées avec des oignons; a priori plus dur à avaler, du lait caillé avec des concombres coupés très fin et des épices. C'est succulent.

(à suivre)